

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 77. — (26 Octobre) 7 Nov. 1856.

NICANDRE NUCIUS.

(Voir la livr. du 10 (22) octobre.)



“**N**OUS partîmes donc de Boulogne pour Calais, et ayant fait nos préparatifs, nous nous mîmes en marche. Et d'abord l'idée nous vint de nous rendre du Brabant en France, parce que depuis longtemps cette contrée était en paix. Or nous retournâmes à Bruges, de Bruges à Gand, de Gand à Bruxelles, puis à la ville de Vincy, et de Vincy à une grande ville nommée Tournay. Comme cette dernière ville est vaste et peuplée, elle est le siège d'un évêque; elle est entourée de murailles, environnée de fossés, riche en grandes maisons et en temples, et baignée par un fleuve non pas petit mais navigable. Partis de cette ville, nous

nous rendîmes à une autre, grande et célèbre, nommée Cambray, qui sépare le territoire de l'empereur de celui du roi de France. Elle est la première de toutes les villes d'alentour, environnée de murailles, de remparts, de tours, de fossés et de ces autres fortifications qui rendent les villes difficiles à être prises; ses édifices et ses temples surpassent tous ceux des villes voisines en ornemens. Jadis elle était soumise à un évêque; mais aujourd'hui, ses habitans, ayant indisposé l'empereur, celui-ci envoie tous les ans un commissaire qui les gouverne. Il donna de plus l'ordre de construire une citadelle sur un des endroits les plus élevés de la ville, tout près de la muraille. Après l'avoir garnie et fortifiée, il y mit une forte garnison d'Espagnols. Ainsi en cas d'insurrection et d'attaque, la citadelle est là pour réprimer les opinions des habitans de la ville; car elle fut bâtie à cet effet. Tous les habitans de cette ville et des alentours comprennent la langue des Français et la parlent; quant à leur costume, leurs mœurs et le reste de leurs usages, ils ressemblent aux Français; leur territoire est coupé par des plaines, rempli de collines fertiles et de forêts, et tout arrosé par des rivières et des fontaines. Ayant fait halte à Cambray, nous nous décidâmes à y rester pour compléter nos préparatifs; car nous étions résolus de traverser la route qui mène en Gaule, décrire les villes et les territoires de cet État, autant qu'il était en nous, afin que les curieux puissent connaître le pays de l'heureuse France, ses villes, ses bourgs, ses rivières et ses diverses situations, et nous informer des qualités de sa population nombreuse, de la vertu et de la fertilité de son sol, et de tout ce que produit la terre des

Celtes. Quant à vous, ô le meilleur et le plus doux des amis, soyez heureux, et ne perdez pas de mémoire votre ami quoiqu'il vive loin de vous. N'oubliez point les relations de notre jeunesse, ces relations que je regrette en soupirant toutes les fois que j'y pense. Je conserve l'espérance de rendre nos vieux jours agréables à Dieu, et satisfaire à nos desirs. Qu'il nous soit donné de vivre ensemble en suivant la voie de la vertu et de l'honneur, voilà ce que je souhaite de tout mon cœur, et ce que je désire aussi de votre part; car nous faisons pour nos amis les mêmes vœux que pour nous-mêmes. Si vous voulez apprendre le reste de mon voyage, je vous en parlerai dans le discours qui va suivre.»

Des voyages de Nicandre Nucius

le Corcyrien, discours III.

« Peut-être, cher ami, avez-vous entendu ce que j'ai déjà raconté sur mon voyage, et ce qui m'est arrivé en Belgique et dans l'île britannique; car ma description de l'Italie, de Trente et de la Belgique rhénane a été dédiée à celui qui nous est cher à tous les deux. Maintenant que je tiens à raconter ce que j'ai vu dans la très belle France, j'ai pensé en faire hommage à vous le plus chéri de mon cœur; car il est d'usage parmi les amis d'offrir aux bons ce qui paraît bon. Veuillez donc agréer l'offre avec bonté, et la défendre de votre mieux contre ses détracteurs. En voilà assez; quant à nous, pendant que nous étions, comme il a été déjà dit, dans la ville de Cambrai, l'idée nous vint de prendre le chemin qui mène de Gable en Italie. Laissant de côté les choses intermédiaires, je dirai que nous étant mis en

route le second jour, nous traversâmes la plaine jusqu'à midi. Mais comme le soleil dardait ses rayons brûlantes sur la terre, nous nous éloignâmes un peu de notre chemin, et vinmes nous reposer sous un arbre touffu et plein d'ombre. Sur sa cime chantaient mélodieusement des cigales, et un gazon fleuri couvrait la terre. Tout auprès de la racine de cet arbre jaillissait une source abondante, dont le doux murmure charmait l'âme. Tout-à-coup, tandis que nous nous étions mis sous la protection de l'arbre touffu, et que nous nous réjouissions à la vue de la limpide fontaine, un chevalier parut devant nous. Son extérieur annonçait un jeune homme vaillant; car il était ceint d'une épée, et un pistolet pendait à l'arçon de sa selle. Son chapeau était orné de plumes d'oiseaux voyageurs des airs, et l'habit qu'il portait n'était autre que robe de femme. Un grand nombre de chiens de chasse et des chiens de flair suivaient le cavalier. Quant à nous, tenus en respect, comme de devoir, par sa présence inattendue, et présumant de son cheval et de la splendeur de son appareil qu'il était un des principaux du pays, nous nous tenions à une distance respectueuse de lui. Tourmenté par la soif, il demanda de l'eau pour boire. On voyait qu'il était inondé de sueur, et harassé par la marche forcée de son cheval. Bientôt des cavaliers, débouchant de la forêt voisine, coururent droit à l'eau, et furent suivis par d'autres, sortis de différens endroits de la forêt, et sous peu par d'autres encore. Tous ces cavaliers faisaient du bruit et jetaient des cris en l'air. L'un appelait son chien, l'autre s'adressait à un cavalier, un troisième tenait en main un lièvre, d'autres traînaient un daim, un cerf ou un sanglier après eux, et tous se réunis-

saient sous l'arbre touffu. Quant à nous, nous restions étonnés à la vue de l'abondance de la chasse; et comme nous étions impatiens d'apprendre quel en était le chef, nous y parvîmes par des indices; car tous professaient un profond respect pour celui qui portait la robe de femme, et obéissaient à ses désirs. Nous étant donc approchés d'un des gardes-du-corps, nous demandâmes qui pouvait être le jeune homme habillé en femme; mais à la réponse qu'on nous fit, nous nous sentîmes frappés d'étonnement, tant à cause de l'aspect de la personne que du hazard qui nous la fit rencontrer. C'était la princesse Marie de Panonie, sœur de l'empereur Charles. Comme elle chassait dans la forêt avec sa suite, se sentant fatiguée à cause de la marche forcée de son cheval, et entrevoyant la chaleur, car on était déjà à midi, elle se refugia avec sa suite sous l'ombre de l'arbre touffu. Cette princesse va souvent à cheval, et vise à se donner par la chasse de l'exercice; elle a le génie du commandement militaire etc.

Il nomma de plus inspecteur des livres grecs, Ange le surnommé Verginius, venu de Candie, et lui alloua une pension annuelle; digne des soins qu'il se donne et de son savoir; car non-seulement il fait l'acquisition et la copie des livres détériorés soit par le temps, soit à cause de la négligence de ceux qui les possédaient avant lui, mais il inspire encore au roi le rare zèle d'en livrer un grand nombre à l'impression et à la chalcographie. Aussi les livres grecs et latins, voire même hébraïques, que l'on ne saurait se procurer qu'avec difficulté à cause de leur cherté et rareté, peuvent-ils être acquis aujourd'hui avec

moins de frais par tout le monde. Verginius composa aussi des caractères grecs parfaitement liés ensemble et très bien agencés, comme on peut les voir. S'étant appliqué à bien écrire, il devint le plus habile, que nous sachions, de nos contemporains, et à Leutèce de Paris il est mis au rang des plus adroits, » etc.

Il semble que les derniers jours de Nucius se sont écoulés à Venise; car je trouve qu'en 1577, savoir trente ans après la composition de ses Voyages, il fit imprimer dans cette ville le *Rituel*, dans lequel il enregistre toutes les cérémonies, les jours de jeûne, les liturgies et autres notices rares, qui n'existaient jusqu'alors qu'en manuscrit et sans aucun ordre, et qu'il recueillit et corrigea avec soin. Remarquons que le nom qu'il prend ici n'est plus celui de Nucius mais bien d'Andronicus, ce qui prouverait qu'il avait séparé en deux les quatre syllabes qui le composent, et qu'il les avait transposées de manière à lui donner une forme plus hellénique et plus ancienne. Il semble que Fabricius ignorait cette édition faite par Nucius, lorsqu'il parlait dans ses annotations relatives aux Dissertations de Léon Allatius, du *Rituel* du moine Joseph.

C'est avec raison que le D^r. Cramer nous donne quelques notions sur le compte du protecteur de Nucius; car le mérite de l'un rend plus apparent celui de l'autre. Le D^r Cramer nous dit devoir ces notions à un certain comte Mortari qui doit les avoir puisés, selon moi, dans un ouvrage sur les écrivains juifs publié à Parme par le savant Rossi, mais que je n'ai pas sous les yeux dans ce moment. Voici en quelques mots ce qu'on nous apprend sur Gérard:

Gérard Velturyckus ou Weltvich naquit à Ravenstein de Flandres, vers la fin du quinzième siècle, d'une famille juive. Doué d'une rare intelligence, il se voua à l'étude des lettres et se distingua bientôt dans la langue chaldaïque et hébraïque. En 1528 il fut nommé professeur et directeur des écoles de Louvain où il avait fait ses études. Il acquit une grande célébrité par son instruction, et une plus grande encore par son éloquence.

Nicolas Perrenot de Granville, un des plus grands ministres de Charles-Quint, sut apprécier les talens de Gérard; et lorsqu'on confia à ce dernier des fonctions publiques, il s'en acquitta avec une telle distinction, qu'il s'attira la considération de l'empereur dont il fut nommé conseiller privé. En 1545 il fut envoyé en qualité d'ambassadeur à Constantinople afin de conclure un armistice avec Soleïman. Malgré la harangue très éloquente qu'il prononça devant le Sultan, il ne parvint cependant pas à persuader le prince musulman. Envoyé une seconde fois à Constantinople, il réussit à faire accepter l'armistice. Dans la même année il fut nommé gardien de la toison d'or, et continua de remplir d'autres fonctions jusqu'à sa mort, arrivée à Vienne en 1555. De ses ouvrages un seul fut imprimé à Venise en 1539 écrit en hébreu, et ayant pour titre: « *Itinere Deserti de Judaicis disciplinis et earum varietate, addita etiam nonnulla quæ ex illorum libris eruta cum fide christiana consentiunt.* » Il est composé partie en prose et partie en vers, et ne manque pas de panégyristes. Wolf lui-même l'appelle élégant et biblique.

Le D^r Cramer fait remarquer que dans les notices biographiques les plus exactes que nous ayons sur Gérard,

on omet de parler de ses ambassades auprès de Soleïman et de Henri; il en est autrement cependant. Paruta dit expressément (*) que lorsqu'en 1545 l'empereur députa Gérard vers Soleïman afin de conclure l'armistice, il lui donna l'ordre de passer d'abord par Venise. De là, accompagné par l'ambassadeur de France, il se fit transporter par les vaisseaux de la république à Raguse, d'où ils se rendirent ensemble à Constantinople; l'armistice ne put être conclu que pour une seule année (**). M^r Hammer, dans son histoire de l'empire ottoman (***), nous donne des détails sur les deux missions de Gérard; quelques fragmens des rapports de ce dernier sur ce même sujet, se trouvent dans les archives impériales de Vienne.

L'île de Rhodes.

VOYAGE DANS L'ÎLE DE RHODES, et description de cette île par V. GUÉMIN, ancien élève de l'École Normale, ancien membre de l'École française d'Athènes, membre de la Société géographique de Paris, agrégé et docteur-ès lettres. — Paris. Auguste Durand, 7, rue des Grès, 1856. — Un volume in 8. de 300 p. accompagné d'une carte.

« L'île de Rhodes, dit l'auteur du livre que nous annonçons, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Toutefois, jusqu'au milieu de la décadence déplorable dans laquelle elle est tombée, et malgré les nombreux ravages du temps et des hommes qu'elle a subis, malgré l'administration

(*) Guerre de Venez. nell'Asia. (**) Ist. Ven. L. XI. (***) L. XXI.

funeste qui, depuis plus de trois siècles, pèse sur elle et qui l'a réduite, à force d'abus et d'exactions, à l'état de délabrement et de dépopulation où nous la voyons maintenant, sa position géographique est si heureuse, son climat si doux et la richesse de son sol si vivace et si variée, qu'elle a pu résister avec avantage à tant de causes de ruine et d'épuisement, et qu'elle offre encore partout à celui qui la parcourt, indépendamment des grands souvenirs qu'elle rappelle, mille choses qui attirent et qui enchantent; tant la nature a fait pour elle et semble avoir pris plaisir à y prodiguer d'une main libérale et féconde ses dons les plus précieux!

La forme de l'île est celle d'une ellipse allongée. Elle s'étend du N. E. au S. O., au midi de l'ancienne côte de Carie, dont elle n'est séparée que par un canal assez étroit, d'environ 12 kilomètres de large. Sa longueur, à vol d'oiseau, est d'environ 78 kilomètres, et sa plus grande largeur, c'est-à-dire, du cap Monolithos au cap Lindos, de 39. Sa circonférence, en ne tenant pas compte de toutes les sinuosités de la côte, est approximativement de 186 kilomètres. Une grande chaîne de montagnes règne du N. au S. et embrasse presque toute la longueur de l'île. Toutefois cette chaîne n'est pas continue, et elle ne forme pas une suite de hauts plateaux non interrompus et s'élevant progressivement jusqu'au centre, comme cela se remarque dans plusieurs autres îles, pour s'abaisser et redescendre à partir de ce point. La montagne la plus haute de l'île (le Tayros, l'Atabyron des anciens) occupe, il est vrai, la partie centrale; mais elle constitue une sorte de massif solitaire et gigantesque, qui surpasse de 700 mètres les autres montagnes environnantes.

« Les différentes chaînes de montagnes de l'île, dit M. Guérin, étaient jadis couvertes de magnifiques forêts qui malheureusement disparaissent de jour en jour. Bien aménagées, ces forêts formeraient l'une des plus grandes richesses de l'île, tandis que, si les dégâts continuels et les coupes mal réglées qu'elles subissent n'ont pas un terme prochain, les montagnes se dénuderont de plus en plus, et la terre végétale qui les revêtait, emportée par les pluies d'hiver et glissant le long de leurs flancs, laissera à découvert, et en quelque sorte décharnées, des pentes jusque-là fertiles et où le roc seul se montrera alors aux regards. L'île verra aussi par contre-coup diminuer ses sources, déjà peu abondantes, et la fécondité de son sol tarir en même temps. »

Le pin à pignons constitue l'essence principale des forêts de l'île; les sapins et les cyprès sont rares. Des fourrés de chênes-verts forment des espèces de maquis presque impénétrables. Ils sont mêlés d'arbousiers, de lentisques et de myrtes qui s'entrelacent et confondent leur verdure, leurs fleurs et leurs baies odorantes. Ces arbustes abondent dans tous les lieux que la culture n'a pas encore envahis, ou qu'elle a abandonnés.

Des différentes chaînes de montagnes de l'île descendent à la mer à l'E. et à l'O. des cours d'eau assez nombreux qui sont presque tous à sec en été, ou du moins qui ne sont plus alors que de simples ruisseaux. Ces torrents sont bordés, pour la plupart, de touffes gigantesques de lauriers-roses qui croissent le long de leurs rives et même au milieu de leur lit.

Le climat de l'île de Rhodes est l'un des plus agréables et des plus délicieux de l'Archipel; cette île n'a point son

égale dans toute la Méditerranée pour la pureté de son ciel et la douceur de l'air qu'on y respire.

L'île de Rhodes est sujette aux tremblements de terre, (*) ce qui confirme les traditions antiques qui nous apprennent que Rhodes était sortie primitivement du sein de la mer. A l'appui de cette tradition on peut rapporter l'énorme quantité de petites coquilles marines mêlées et comme conglutinées avec du sable, qu'on observe dans un grand nombre de localités, même à des hauteurs considérables.

Partout où un Turc met le pied, la terre reste stérile pendant cent ans; ce proverbe syrien revient à la mémoire, en présence de la maigre végétation de l'île de Rhodes, bien qu'elle soit, entre toutes celles de l'Archipel, l'une des plus privilégiées de la nature et que son sol et son climat la rendent propre à toute espèce de culture. A peine la vingtième partie de l'étendue de l'île est-elle cultivée! la faible population de l'île et les lourds impôts qui grèvent l'agriculture, symptômes manifestes de la décadence d'un État, doivent être comptés parmi les principales causes de l'état déplorable de la culture de l'île de Rhodes.

« Dans la plus grande partie de l'île, dit M. Guérin, on ne voit que solitude et abandon, des terrains en friche et couverts de broussailles, et, à la place de riches cultures, des chardons ou des arbustes sauvages et de stériles touffes de thym. Les deux sortes de céréales les plus cultivées, sont le blé et l'orge; le seigle et l'avoine le sont beaucoup moins. On ne récolte pas dans l'île entière plus de 200,000 kilogrammes de blé, et 70,000 d'orge; aussi l'île

(*) N. de la D. Cette remarque n'a été malheureusement que trop confirmée par la secousse qui vient de causer à Rhodes les plus grands ravages.

de Rhodes est-elle bien loin de fournir assez de grains pour la consommation du petit nombre d'habitants qu'elle renferme, et elle est obligée d'en importer une grande quantité.

L'île de Rhodes est excellemment propre à la culture des oliviers; mais ces arbres sont rares et abandonnés à eux-mêmes; ils ne sont ni taillés, ni greffés quand ils dégèrent, ni fumés régulièrement. La richesse productive de Rhodes, sous le rapport de ses oliviers, ne doit pas dépasser, par an, 80,000 okes. Une oke turque équivaut presque à un kilogramme.

La seule plante oléifère cultivée dans l'île, mais en quantité extrêmement réduite, est le sésame. Ce produit se borne à 3 ou 4000 okes.

La vigne prospère admirablement; mais le revenu qu'on en retire est loin d'égaliser celui qu'on devrait naturellement attendre. L'île donc ne produit que 200,000 okes de raisin sec ou frais, 80,000 okes de vin et 30,000 d'eau de vie, espèce d'anisette.

Parmi les arbres fruitiers de toute espèce qui croissent dans l'île, on remarque les abricotiers, les figuiers, les amandiers, les orangers, les citronniers, les grenadiers, les pruniers, les cerisiers et les pêchers.

On peut évaluer à 280,000 okes la quantité de figues qu'on récolte dans l'île par année ordinaire.

Les orangers et les citronniers ne sont cultivés avec quelque soin, qu'aux environs de la capitale et dans les vergers de trois ou quatre villages. L'île doit produire par an environ 2,000,000 d'oranges et 1,000,000 de citrons.

Les grenadiers sont peu cultivés; cependant ils réussis-

sent fort bien, et on en rencontre presque partout à l'état sauvage.

Les pommiers, les poiriers, les châtaigniers et les noyers sont très-rares.

Des mûriers s'élèvent çà et là au milieu des jardins; l'élevage des vers à soie fait l'occupation des femmes dans plusieurs localités. Cette industrie est toutefois très-restreinte; car, entravée dans son essor par un impôt qui la décourage, elle n'a pris qu'une faible extension, et doit à peine produire 2,000 okes de soie par an.

Le chêne vélanède et le caroubier n'y sont que d'un rapport annuel assez médiocre, qui se borne à 12,000 quintaux de vallonnées et à 8,000 okes de caroubes.

On rencontre encore dans l'île le peuplier blanc, le térébinthe, le platane, le sycomore et le palmier.

Au nombre des principales plantes soit légumineuses, soit autres, signalons les oignons, les concombres, les artichauts, les pastèques, les courges, les tomates, un peu de coton et de tabac, etc.

Les chevaux sont en fort petit nombre; les mulets au contraire sont assez nombreux; les ânes sont petits et d'une valeur trois fois moindre.

Les bœufs sont d'une taille moyenne et d'une race médiocre, le nombre en est d'ailleurs très-limité: on les emploie au labour. Les moutons prospèrent mieux, et c'est presque la seule viande que l'on mange dans l'île, soit bouillie, soit rôtie. Les chèvres abondent également, et il n'est pas même rare de les rencontrer à l'état sauvage. Les cochons sont inférieurs à ceux de l'Europe. La volaille consiste presque uniquement en poules.

Le miel qu'on recueille dans l'île a un goût très-parfumé.

L'île ne contient pas d'animaux féroces, à part quelques chacals des sangliers, et des renards. Les forêts de plusieurs montagnes sont peuplées de cerfs et de biches. Les cailles, les grives et les perdrix y sont en grand nombre.

Les seuls serpents qu'on rencontre dans l'île sont des vipères et des couleuvres.

La mer qui environne l'île de Rhodes est très poissonneuse.

On pêche encore maintenant, comme autrefois, près de la côte, des huîtres et des éponges plus douces que celles d'Afrique.

Parmi les produits du règne minéral, on remarquait anciennement la céruse, la craie, des marbres de diverses couleurs et des agathes. On y trouvait aussi une terre bitumineuse appelée *ampelites*, dont parle Strabon (*) et qui, détrempée dans l'huile, servait à frotter les ceps pour détruire les vers qui rongent la vigne. Nous trouvons dans ce remède un grand rapport avec l'usage du soufre, employé de nos jours avec succès contre l'*oidium*.

La population totale de l'île peut être évaluée à 27,000 habitants au plus, qui se décomposent ainsi: 6,000 Turcs, 1,000 juifs et 20,000 Grecs. Il faut y ajouter 120 Francs ou Européens, tous catholiques latins, à l'exception de deux familles. De ce nombre 11,000 âmes peuplent la ville et les faubourgs.

Sur ces 6,000 Turcs, 5,500 habitent la ville capitale ou Rhodes, communément connue par les habitants sous le nom de Kastro, et dans l'enceinte des remparts de la-

(*) L. VII, c. 5.

quelle il n'est permis aux chrétiens et aux juifs de séjourner que pendant la journée; malheur au raya qui serait surpris au dedans des remparts après le coucher du soleil! Les turcs de Rhodes, ne voient eux aussi dans les chrétiens que des esclaves. « En 1822, nous raconte M. Guérin, ils formèrent un complot contre l'un des gouverneurs les plus justes et les plus estimables qui aient administré l'île de Rhodes, je veux dire Youssouf-Bey. Ils lui imputèrent à crime son équité égale pour tous ceux qui dépendaient de sa juridiction, et, dénoncé pour cela comme traître envers le Sultan et envers le Koran, il fut rappelé. Ils doivent actuellement ne se plier qu'avec la plus grande répugnance aux mesures nouvelles et aux réformes radicales qui viennent d'être décrétées par la Sublime Porte, si toutefois elles sont déjà appliquées. Car ces réformes, que les circonstances du moment et la pression civilisatrice des grandes Puissances de l'Occident ont pu seules arracher au Divan, doivent, on le comprend sans peine, coûter cher à l'orgueil de la race ottomane, habituée jusqueici à commander etc. etc. »

Voilà comment parle sur les affaires d'Orient un homme qui a vu de près les choses et les hommes, et qu'un intérêt quelconque n'a point aveuglé.

A Rhodes, comme dans tout l'Empire Ottoman, l'autorité du Sultan s'étaye sur la force brutale. Placer en réalité les chrétiens sur un pied d'égalité avec les Turcs « ce serait pour les Turcs, ajoute M. Guérin, une abdication véritable de leur suprématie sur l'île, ou du moins il leur faudrait, pour la conserver, entretenir dans l'île des forces plus considérables. En effet, entre eux et les Grecs, quoiqu'on fasse, il y aura toujours une instinctive et invin-

cible antipathie; vouloir opérer entre ces deux races si différentes l'une de l'autre et qu'un abîme immense sépare, la différence de religion, une fusion intime et véritable qui aboutisse à identifier leurs intérêts et leurs volontés, c'est, je crois, poursuivre une chimère. Les Turcs ne seront jamais réellement aimés des Grecs; ils pourront seulement être moins haïs, s'ils sont plus justes et moins barbares. Maintenant que la force est prête à leur échapper, ils doivent s'efforcer de retenir et d'attacher à eux par l'équité ceux que le sabre leur a jadis soumis.»

Aux Turcs appartiennent toutes les plus belles maisons de la ville, de jolis jardins dans les faubourgs et des fermes nombreuses dans l'intérieur de l'île. Les plus pauvres sont bateliers, marchands ou occupés à différents métiers. C'est au sein de la population turque que se recrute la milice qui tient sous sa dépendance l'île de Rhodes.

Les grecs sont au nombre de 20,000, parmi lesquels 5,000 environ sont établis dans les faubourgs de la capitale, où ils exercent différents métiers, comme ceux de menuisier, de charpentier, de sellier, de cordonnier, etc.; quelques uns ont dans la ville des boutiques où ils peuvent se rendre après le lever du soleil; d'autres enfin sont jardiniers et vendent les légumes et les fruits qu'ils récoltent.

Ils ont deux écoles pour les garçons, l'une au faubourg de Néomaras, et l'autre à celui de Métropolis. Elles sont fréquentées par 260 enfants. Un petit nombre de jeunes filles suivent les exercices de l'école primaire des garçons.

L'instruction, même la plus élémentaire, est à peu près nulle dans l'intérieur de l'île.

« Nous ressemblons à de véritables bêtes de somme, me disait un jour en gémissant un bon vieillard, à qui je demandais, rapporte M. Guérin, s'il y avait une école dans son village. De père en fils, chacun de nous est condamné à vivre et à mourir pauvre et ignorant. Notre papas lui même sait tout au plus lire. Comment voulez vous que nous puissions payer les frais d'un maître d'école? Car c'est à peine si, avec le travail de nos mains et celui de nos femmes et de nos enfants, nous pouvons amasser de quoi subsister et acquitter les trois impôts qui pèsent sur nous, le kharatsch, le capitaulik et le decalion.»

« Qu'on n'aille pas, ajoute M. Guérin, attribuer cette ignorance dont je parle à une certaine lourdeur et à une apathie naturelle d'esprit. Non, là, comme partout, la race grecque est intelligente, vive et curieuse; mais par une sorte de nécessité politique et une défiance instinctive, le gouvernement turc se garde bien d'encourager le développement des lumières parmi les populations qui ne lui sont soumises qu'à regret et qui aspirent toujours secrètement et quelquefois même ouvertement à échapper à sa domination; il sait par expérience qu'il n'est pas bon de permettre, aux grecs principalement, d'étudier à loisir les titres de leur ancienne gloire et de réveiller en eux des souvenirs qui pourraient les faire rougir de leur abaissement actuel et les exciter à revendiquer leur émancipation et leur indépendance.»

« Tout le monde a entendu parler des qualités et des défauts qui caractérisent les Grecs en général. Ces qualités et ces défauts constituent en quelque sorte le type fondamental de la race grecque, type que les siècles et les é-

vénements ont pu singulièrement modifier, mais qui cependant permet de reconnaître assez facilement dans les Grecs d'aujourd'hui, les descendants des Grecs d'autrefois. Si leurs grands hommes, tels que nous les dépeint Plutarque, sont morts depuis long-temps avec l'ancienne Grèce, et s'ils ont été comme ensevelis avec les écrivains qui les ont célébrés; le gros de la nation, c'est à dire les grecs réduits à leur taille ordinaire et non plus grandis par les événements et aussi par les éloges souvent exagérés des biographes et des historiens, les Grecs, par exemple, tels que nous les montrent les comédies d'Aristophane, se retrouvent encore, jusqu'à un certain point, dans les Grecs de nos jours. »

On retrouve bien marqués ces traits distinctifs dans les Grecs de Rhodes qui se divisent en trois catégories : les marins, les petits marchands ou artisans qui peuplent les faubourgs de la ville, et les paysans dispersés dans l'intérieur de l'île. Cette troisième classe de la population grecque est trois fois plus nombreuse que les deux précédentes.

Mais grâce à cette *administration funeste qui, depuis plus de trois siècles, pèse sur l'île de Rhodes*, la marine de cette île est nulle, le commerce languissant, l'agriculture est, nous l'avons dit, loin d'être prospère.

La ville capitale de Rhodes, est connue communément sous le nom de Kastro; ses faubourgs se divisent en trois faubourgs principaux qui eux mêmes, se subdivisent en neuf paroisses grecques, plus une paroisse catholique ou latine. Ces faubourgs sont connus sous les noms de Néo-Maras, Cato-Maras et Apano-Maras. On leur donne également la dénomination commune de Varousia. On estime à 5,000 âmes la population de ces trois faubourgs;

elle est presque exclusivement grecque, à l'exception de 120 catholiques latins de Néo-Maras, et de quelques familles turques qui préfèrent au séjour de la ville, celui des faubourgs. Dans l'intérieur de l'île on compte 47 villages, tous habités par des Grecs adonnés à l'agriculture.

Inutile de dire que dans tout le pays il n'y a pas une seule route carossable.

L'île fournit environ par an, au moyen de l'impôt et des douanes, 1,340,000 piastres (*) ou 308,200 fr.

Les sources de ce revenu sont :

1°. Le kharatsh; impôt personnel ou capitation qui pèse uniquement sur les rayas, c'est à dire sur les chrétiens et sur les juifs. Le fameux hattî-houmayoum a supprimé cet impôt, mais le génie financier des hommes qui régissent les destinées de la Turquie a su y suppléer: l'enrôlement des chrétiens a été interprété en un impôt personnel qui représente quatre fois la valeur de l'impôt aboli.

2°. Le capitanlik ou l'imposition du Capitan-pacha; pour les Turcs, elle est de 55,000 piastres ou 12,650 fr. et pour les rayas (grecs et juifs) de 288,560 piastres ou 66,419 fr.

3°. Le decaton, qui peut-être évalué à 300,000 piastres ou 69,000 fr.

4°. Les douanes: elles rapportent environ 450,000 piastres ou 103,500 fr.

Les exportations de l'île en 1853, ont égalé une valeur de 326,000 francs; elles ont consisté en fruits secs et frais, en vin, en cire, en vallonée, en oignons, etc.

Les importations, dans cette même année, se sont éle-

(*) La piastre turque vaut environ 23 centimes.

vées à la valeur de 2,000,000 de francs, consistant en blé, en denrées coloniales et en différents tissus, principalement en tissus de coton; mais il faut remarquer que, sauf le blé, la plupart de ces articles importés à Rhodes, sont ensuite réexportés dans l'Archipel et sur les côtes de l'Anatolie.

Rhodes fait un grand commerce d'éponges.

Si l'île de Rhodes produit par an environ 1,340,000 piastres, les dépenses de l'administration s'y montent à 1,120,000, ce qui fait chaque année un déficit de 80,000 piastres, déficit qui est comblé par le surplus des revenus des autres îles.

Et ce dernier détail nous rappelle cet autre passage du livre de M. Guerin. « Comment expliquer autrement que par les excès de toute nature de ceux qui ont tour à tour administré l'île de Rhodes, le petit nombre d'habitants qui la peuplent maintenant et l'absence de culture sur une étendue si considérable de sa surface, malgré la fertilité de son sol et les avantages singuliers de son climat? »

Et un peu plus haut: « la plupart du temps les pachas ont gouverné en vainqueurs qui commandent à des vaincus, ou, pour mieux dire, à des esclaves. De là, la dépopulation et la misère toujours croissantes de la plus grande partie des provinces de l'empire turc. »

Nous soumettons simplement à nos lecteurs ce résumé succinct et rapide de la partie statistique et économique du livre de l'ancien membre de l'école française d'Athènes, sans vouloir en tirer aucune conclusion.

Correspondance du Spectateur.

—ooo—

Larisse le 20 Octobre.

« Vous vous rappelez sans doute, qu'à l'époque de mon départ d'Athènes pour la Thessalie, nous étions tous deux persuadés et avec raison, que grâce à la paix qui venait d'être conclue, la situation des provinces grecques de la Turquie, allait bientôt prendre une tournure plus favorable; en effet cette paix signée par les grandes Puissances, permettait enfin à la Turquie d'envoyer des troupes régulières dans les différentes provinces de l'Empire, afin d'y rétablir l'ordre public qui y était sérieusement compromis.

Cette attente avait été encore corroborée, depuis la convention conclue entre la Grèce et la Turquie, convention par laquelle, chacune des Hautes parties contractantes, s'engageait à entretenir sur la ligne des frontières, des forces régulières suffisantes pour la répression du brigandage, et à en confier le commandement à des chefs capables et expérimentés.

C'est donc sous l'influence d'aussi rassurantes pensées que je m'empressai de mettre un terme aux affaires qui m'avaient amené en Grèce, afin de retourner le plutôt possible dans mes foyers.

En franchissant la limite qui me séparait de la Thessalie, je portais mon esprit sur les résultats probables de la convention relative à la répression du brigandage; je me livrais à la consolante illusion de croire que, loyalement exécutée, cette convention rendrait enfin l'ordre et la sécurité à ma malheureuse patrie, trop long-temps livrée à la merci des malfaiteurs. Cette convention me semblait devoir être avantageuse à bien d'autres égards encore. Depuis 1854, la Grèce avait été si sévèrement punie d'avoir manifesté, par un élan pour ainsi dire instinctif, la volonté de contribuer à l'affranchissement de ses fils asservis; le mouvement insurrectionnel de cette année là, avait éveillé contre elle tant de méfiances, que cette convention me

semblait devoir offrir à la Grèce, la meilleure occasion de prouver sa ferme résolution de se soumettre à la nouvelle situation créée par les Puissances, et de concourir de tous ses efforts à la consolidation de l'ordre et de la sécurité dans les provinces limitrophes. Par l'empressement que la Grèce mettrait à exécuter franchement et loyalement la convention d'Avril, elle donnerait le démenti le plus éclatant à ceux qui spéculaient sur la prolongation d'une situation anormale, dans l'espoir de rehausser leur crédit politique sérieusement compromis, et qui représentaient la Grèce, comme un volcan mal éteint, comme un foyer de mouvements insurrectionnels et de projets agressifs contre la Turquie.

Or, la convention conclue entre la Grèce et la Turquie, venait fort heureusement à propos pour démontrer à tous ceux qui incriminaient jusqu'aux espérances les plus cachées de la nation grecque, que les accusations portées contre elle, étaient dénuées de tout fondement.

En vertu de cette convention, la Grèce et la Turquie s'engageaient à envoyer sur la ligne des frontières des troupes régulières, qui seraient placées sous les ordres de commandants supérieurs, et de pourvoir à la sûreté des provinces soumises à leur domination. Est-il donc nécessaire de faire remarquer, que si la Grèce avait eu des intentions agressives contre la Turquie, elle se serait bien gardée de solliciter et d'obtenir une convention qui marquât d'une manière définitive, la ligne de séparation des deux États, et qui mit la Turquie à même, par la concentration de forces régulières et considérables, de réprimer d'une manière efficace, tout désordre intérieur aussi bien que toute agression extérieure ?

Que voyons-nous pourtant ? La convention à peine signée, la Grèce s'empresse d'envoyer sur la ligne des frontières, des troupes régulières commandées par des officiers supérieurs; aidés par les autorités et par les habitants des campagnes, ils parviennent en peu de temps à extirper le brigandage du territoire grec. Mais la Turquie, qu'a-t-elle donc fait depuis le mois d'Avril, époque de la conclusion de la convention ?

Pourquoi ne songe-t-elle pas à remplir les engagements qu'elle a également pris ? Pourquoi persiste-t-elle à confier la garde de ses frontières à des bandes indisciplinées et rapaces ?

Les derniers événements de la Thessalie viennent de prouver jusqu'à l'évidence, la vérité de cette assertion; en effet que voit-on dans cette province depuis quelque temps ? Un gouverneur général désirant l'extirpation du brigandage, mais n'ayant pour le combattre que des bandes insoumises et indisciplinées qui s'associent aux malfaiteurs et partagent en plein jour, les dépouilles des sujets de S. M. le Sultan.

Cependant ces crimes quotidiens se passent au su et vu des consuls établis dans nos provinces. Ils n'ignorent aucuns de ces faits. Faut-il croire qu'ils négligent de les porter à la connaissance de leurs Ministres respectifs ? ou bien que ces derniers n'en informent point leurs gouvernements ? Pourquoi cette apathie universelle ? Quelle en peut être la raison ? Les chrétiens d'Orient sont-ils donc exhéredés des privilèges que la Providence a dispensés à toutes les créatures humaines ?

Tout ceci est un mystère pour moi ; mais ce que je sais et ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que personne ici ne saurait établir une distinction entre les malfaiteurs et ceux qui sont chargés de les combattre. Cette proposition vous sera démontrée par des faits qui sont incontestables et je défie tous les organes de la presse turque, de venir donner un démenti à mes assertions.

Vous saurez donc que Husni Pacha a armé tous les chrétiens disponibles, dans les districts de Triccala et de Cardizza et les a mis à la poursuite d'une bande de brigands d'à peu près 70 hommes. Une rencontre a eulieu depuis, dans le district d'Agrapha et les chrétiens enrôlés par Husni Pacha, ont eu à déplorer le perte de 7 de leurs braves. On suppose que cette bande est la même que celle qui a été expulsée le 23 sept. de la Grèce. Elle fut plus tard poursuivie par les Albanais, mais tout le monde connaît ici que la poursuite a été faite par *Tahir Bey Cala-*

maras, de manière à ne pouvoir ni atteindre les brigands, ni savoir même de quel côté ils se sont dirigés.

La bande de Dzasër Douka et celle de Costa Beka, ont été cernées par Husni Pacha lui-même, à Palca Samarina, à la tête d'un nombre considérable de chrétiens armés et d'Albanais; mais par une ruse de Halim Bey, le feu a cessé au beau milieu de l'action, ce qui a permis à tous les brigands de se sauver. Les chrétiens seuls ignoraient que cette bande fût commandée par Douka et Beka! mais en s'échappant, les mêmes brigands sont tombés sur une compagnie de 150 chrétiens de Hacha, qui les ont cernés dans un profond ravin, d'où il leur aurait été impossible de sortir vivants, si un capitaine Albanais, arrivé sur les lieux, avec 35 de ses hommes, et une centaine de chrétiens, ne se fût approché de Douka avec lequel il s'aboucha; par suite de ces pourparlers, le capitaine Albanais prétendant que Douka avait fait sa soumission, lui accorda l'amnistie, et fit sortir toute la bande de la position désespérée où elle s'était trouvée; puis il s'unit à cette bande, avec les 35 hommes sous son commandement, et partit avec eux tous.

En attendant Husni Pacha se refusa à reconnaître une pareille amnistie, et somma Halim Bey de comparaître devant lui pour rendre compte de sa conduite; mais Halim Bey laissa passer quatre jours sans obtempérer aux ordres du Pacha; alors impatienté des ces retards, Husni Pacha se mit en marche à la tête d'un escadron de cavalerie régulière, et rencontrant sur sa route, Halim Bey, ses Albanais et les brigands tout armés, il fit immédiatement désarmer ces derniers, et, la chaîne au cou, les fit jeter dans les prisons de Tricala: Un autre capitaine Albanais de Keramidi (District d'Agia) est également parti ces jours-ci avec ses hommes, et aujourd'hui il fait partie de la bande de Hassotaki. Il s'unira probablement à la bande de Mitro sur le mont Pélion.»

Des faits semblables à ceux que rapporte notre correspondant de Larisse, ont été plus d'une fois signalés par le journal même de Constantinople; mais en présence du régime déplorable qui continue de peser sur les provinces grecques de la Turquie, et que ce journal, il faut lui

rendre cette justice, n'a jamais soutenu, nous le prions de nous dire, s'il croit sérieusement aux assertions contenues dans son N° 748, en date du 27 octobre.

« Lors que nous demandons, dit-il, que l'on renonce pour toujours à la malheureuse idée de créer dans l'Empire Ottoman de petits États Chrétiens, idée d'où est sorti le petit Royaume Grec, qui donne tant de regrets et de tablature aux Puissances, nous suivons, il est vrai, la politique ordinaire, qui est en même temps la grande, mais avec la certitude qu'aucun des intérêts sérieux et importants de ces populations n'aura à en souffrir!! »

Et plus bas « tout le monde sait que le peuple turc est le plus jeune de tous ceux qui vivent sous le sceptre du Sultan, et que les musulmans sont les seuls qui sachent et puissent gouverner l'Empire Ottoman, ce qui, néanmoins, n'est un obstacle à aucun progrès pour ses diverses populations! »

Enfin le journal de Constantinople énonce du ton le plus affirmatif: « que le mal, le plus grand mal de la Turquie, ne vient pas de ce qu'on nomme sa faiblesse; il vient des erreurs de l'Europe, et nous serions coupables si nous ne mettions pas toute notre conscience à dissiper ces erreurs. »

Avouons que le journal de Constantinople a la conscience bien large.

— Nos lettres de Constantinople nous parlent d'un fait bien curieux, qui vient d'avoir lieu à la foire d'Ouhoungieva, dans la boutique de Manolaki Sakelario, négociant Hellène. Son jeune frère et un domestique y dormaient, lorsqu'un individu se jette tout à coup sur ce dernier et lui dit à voix basse, si tu bouges tu es mort; mais on se réveille, on crie au secours, la garde arrive, et le voleur cherchant à s'enfuir se précipite dans un baril de sucre vide.

En attendant on apporte de la lumière, et à la grande surprise de tous les assistans, il se trouve que l'individu pris dans le piège, est le Lieutenant de la garde.

Ce M^r. ayant visité dans la journée la boutique de Sakelario, a remarqué une cassette contenant des bouquins

de pipe de haut prix; et ce fut là l'objet de sa convoitise; mais malheureusement il n'avait pas prévu le gouffre dans lequel il allait se précipiter et moins encore qu'il serait garotté et amené devant Sami Pacha, pour être jugé en temps et lieu, (c'est à dire lorsqu'il plaira au gouvernement d'installer un conseil de justice) avec tous les criminels de la province, dont nos prisons regorgent.

Les mêmes correspondances nous parlent aussi des crimes nombreux qui se passent tous les jours aux environs d'Aenos, de Gallipolis, d'Andrinople, etc.

M^r. Politi Bernatza, frère de l'agent consulaire de France à Aenos, revenant d'Andrinople fut arrêté par des brigands à deux heures de distance de la ville.

Le consul ayant demandé l'assistance de la force armée pour aller le délivrer, on la lui refusa et il n'obtint qu'à grande peine deux seuls gendarmes; il fut donc obligé de prendre douze hommes à ses gages et de traquer lui-même les environs, jusqu'à ce qu'il parvint à retrouver le prisonnier, dépouillé de tout vêtement et réduit à la plus extrême misère.

Le 20 de ce mois, une autre bande de brigands s'empara de quelques malheureux chrétiens qui sortaient d'Aenos, et après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient, elle massacra l'un d'eux.

La fureur de ces malfaiteurs se porta encore sur un marchand de sangsues, qu'ils égorgèrent après lui avoir pris tout ce qu'il possédait. Ce qui est désespérant dans tout cela, c'est que l'autorité ne prend aucune mesure, pour la poursuite de ces crimes; tout au contraire, tous les membres de l'administration de cette ville (d'Aenos) ont été dernièrement emprisonnés, pour avoir dilapidé les deniers publics.

Et non seulement à Aenos et dans ses environs, mais encore à Gemourtzina, on est tous les jours témoin de crimes atroces; dans cette dernière ville il y a quelques jours des soldats ont blessé d'un coup de pistolet, la fille du médecin Italien Stephano, et cette malheureuse fille se trouve dans ce moment dans le plus grand danger.

En un mot, il serait difficile de faire le récit de toutes

les injustices et les violences qui se commettent ici non seulement contre les Grecs, mais contre tout Chrétien, quelle que soit sa nationalité; et pourvu qu'il s'élève un différend entre chrétien et musulman, on est sûr de voir triompher le musulman, à cause de la barbarie et de la scandaleuse partialité des autorités turques.

— La Presse d'Orient, dans sa correspondance particulière de Damas, rapporte un fait bien regrettable, qui prouve que hors de Constantinople, rien ne peut comprimer l'intolérance et le fanatisme religieux des populations musulmanes.

« M^r. Jacques Eusice, qui a servi pendant deux ans comme médecin dans l'armée turque sur le Danube et en Crimée, et ensuite comme médecin auxiliaire dans l'armée française, jusqu'à l'évacuation, voulut visiter la mosquée de Damas, qui fut jadis l'église S^t. Jean.

Il était en uniforme de médecin et portait le fez; il entra dans la mosquée en respectant les formalités d'usage. Mais au moment où il sortait de l'édifice, une douzaine d'enfants, excités par quelques fanatiques, lui lancèrent des pierres et l'accablèrent de coups de poing, de pierres et de bâton, jusqu'à ce qu'il tomba au milieu de ces forcenés tout ensanglanté.

Fort heureusement, d'autres habitans coururent appeler les cavas et le malheureux docteur fut reconduit chez lui. »

Comment ne pas croire après ces excès d'un fanatisme aveugle et barbare, à ces paroles pleines de mansuétude du Journal de Constantinople (v: son N^o 748 en date du 27 octobre:)

« Qui ne sait que la Turquie est la plus tolérante des nations » !!

— Mais si la Turquie est la plus tolérante des nations, si la race musulmane est la seule qui *sache* et qui *puisse* gouverner l'Empire ottoman, pourquoi le Hatti houmayoun qui devait transformer et régénérer l'orient, par la réalisation des principes d'ordre, de justice et d'égalité est une lettre morte? Et si les réformes promises par le Hat, rencontrent un obstacle dans le fanatisme des masses, à

quoï sert de maintenir un système d'antagonisme légal entre la race dominante et la race assujéti, lorsque rien ne peut protéger celle-ci contre les violences et la brutalité de ses maîtres ?

S.

Visite au Grand-cherif de la Mekke,

par M. Ch. Didier.

—ooo—

Au moment de publier sous ce titre le voyage qu'il fit en Arabie il y a deux ans, M. Ch. Didier a eu l'extrême obligeance de nous faire parvenir quelques pages de sa conclusion, avec l'autorisation de les insérer dans notre recueil. On comprend avec quel empressement nous offrons à nos lecteurs les prémices d'un ouvrage destiné à un succès incontestable. M. Ch. Didier a vu de près les Turcs, les Arabes et les Grecs; il a pu saisir, pour ainsi dire, sur le fait leur physionomie, leur caractère, leurs qualités et leurs défauts. Or il se trouve que ses idées sur la question d'Orient se rencontrent singulièrement avec les nôtres. Il ne croit pas aux réformes de la Turquie; il ne se fait guère illusion sur la prétendue résurrection de la race turque. Mais laissons plutôt la parole à l'auteur: voici ses conclusions.

Je ne vois pas pourquoi on aurait deux poids et deux mesures, pourquoi on réproverait chez les Arabes des sentiments d'indépendance qu'on trouve justes chez les Italiens, chez les Polonais, chez tous les peuples de l'Europe foulés, écrasés par une domination étrangère. Un maître est toujours un maître et n'est que plus odieux lorsqu'il est inférieur évidemment par l'intelligence et par la moralité, à ceux qu'il tyrannise; quand réduit lui-même à l'épuisement, il ne se maintient dans son usurpation

que par l'artifice, la corruption et le secours d'autrui. Telle est précisément la position des Turcs vis-à-vis des Arabes, comme aussi vis-à-vis des Grecs, des Syriens, de tous les peuples, en un mot, que la conquête leur a jadis livrés. Ils ne peuvent plus se défendre eux-mêmes et ils oppriment encore les autres; c'est là, quoiqu'on en puisse dire, une position fautive et forcée qui doit avoir un terme et ne peut durer longtemps; tous les congrès, tous les protocoles ne ressusciteront pas la Turquie; elle est morte; et son nom serait depuis longtemps rayé de la carte si l'on avait pu tomber d'accord sur le partage de sa succession. Tous les plans de réforme dont on fait étalage en ce moment dans un but intéressé, ne sont que des chimères et des mensonges. Je pourrais citer tel grand fonctionnaire turc envoyé à Paris au congrès de la paix, lequel riait tout le premier du fameux hat-houmayoum du mois de février dernier et le déclarait ouvertement inexécutable. On ne réforme pas ce qui est mort; on l'enterre; et si notre génération ne s'acquitte pas de ce devoir, la suivante s'en acquittera. Là est toute la question d'Orient posée déjà, traitée par Montesquieu, il y a plus d'un siècle, dans les mêmes termes qu'elle l'est aujourd'hui et réservée par lui aux mêmes solutions.

Les Turcs eux-mêmes, je parle du très-petit nombre de ceux qui comprennent quelque chose, ne se font aucune illusion sur la situation véritable de l'empire ottoman. Ils savent parfaitement quel sort l'attend dans l'avenir, et que la jalousie des puissances européennes le soutient seule dans une sorte d'équilibre artificiel que le premier choc concerté entre elles détruira infailliblement. Aussi ne vous imaginez pas qu'ils aient pour la France

et l'Angleterre la moindre reconnaissance, bien convaincus que c'est leur propre intérêt, non celui de la Turquie, qu'elles poursuivent dans la limitation de la puissance russe. Ils souffrent dans leur orgueil d'une protection qui les subalternise, et si leur faiblesse les oblige à dissimuler leur haine, elle n'en est que plus profonde pour être impuissante et concentrée. Quant à la masse qui ne sait ni ne comprend rien; on l'abuse par des contes ridicules: on lui fait croire, par exemple, pour sauver l'honneur du Croissant, que le Sultan a forcé la France et l'Angleterre à lui prêter main forte contre la Russie; et j'ai entendu moi-même répéter cette ineptie non pas une fois, mais cent sur tous les points de la Turquie que j'ai visités.

Supposez qu'au XVI^e siècle et plus tard au XVII^e, avant la victoire de Sobieski, les Osmanlis eussent conquis l'Europe et s'y fussent établis comme à Bizance, de quelle manière auraient-ils traité nos pères? Ils ne se fussent piqués, à coup sûr, ni de modération ni de tolérance, le cimetière eût égorgé la chrétienté. La fortune des armes s'est déclarée contre eux, l'élément occidental a triomphé, et les Turcs sont aujourd'hui dans la main de l'Europe comme l'Europe eût été dans la leur si le Croissant eût vaincu la Croix. Je ne demande pas qu'on leur applique la loi du talion, ni qu'on use de représailles à leur égard; de tels moyens ne sont plus conformes aux mœurs ni à l'esprit du temps, et l'humanité les réprouve. Mais sans les détruire par le glaive, comme ils ont sans scrupule détruit leurs ennemis et nous détruiraient nous-mêmes si nous étions à leur merci, ils ne méritent, après tout, ni tant de ménagement ni tant de longanimité; et puisque la Turquie n'est,

comme on l'a dit avec raison, qu'un camp dans l'Europe, qu'elle plie ses tentes pour les aller dresser ailleurs; l'Asie est assez vaste pour lui offrir des compensations. Dès que le plus fort est devenu le plus faible, il est tout simple qu'il perde ce qu'il ne devait qu'à la force; et tout peuple incapable de se protéger soi-même n'a plus sa raison d'être; il est condamné à périr. On recule trop de nos jours devant ces grandes mesures qui seules tranchent les grandes questions et que la nécessité rend indispensables. A force d'ajourner les solutions, on ne fait que les rendre plus difficiles, parfois plus terribles et pour n'avoir pas frappé en temps utile un coup décisif, on est forcé plus tard d'en frapper mille, qui manquent souvent le but et coûtent beaucoup plus cher.

La Grèce, ou du moins une faible partie de ce continent glorieux, a brisé sa chaîne aux acclamations sympathiques de l'Europe et avec son assistance. Les Principautés Danubiennes sont bien près d'en faire autant, en attendant que la Bulgarie, la Serbie, la Thessalie, la Macédoine et tous les autres pays usurpés par les Turcs, reconquièrent aussi leur nationalité.

Le tour de l'Arabie est à la fin venu. Elle aussi doit reconquérir son individualité nationale, et personne assurément ne peut trouver mauvais qu'elle y travaille. La nation arabe est supérieure aux Turcs sous tous les rapports. Comme peuple conquérant, on sait jusqu'où elle a porté ses armes. Sans parler de l'Asie, l'Afrique septentrionale toute entière, la Sicile, l'Espagne, et même un instant le Midi de la France ont reconnu ses lois. Elle a fondé, propagé au loin une religion qui compte déjà douze siècles et qui n'est pas près de finir. Savante et lettrée,

aussi éminente dans la science et dans l'art que dans les guerres, si longtemps heureuses, où l'enthousiasme religieux la précipita, elle a possédé de grandes écoles de médecine, d'architecture, de mathématiques, d'astronomie, où s'est instruit l'Occident, et créé des monuments littéraires qui font le charme encore aujourd'hui de tous les esprits cultivés. Qu'est-ce que les Turcs ont à mettre en parallèle ? L'ignorance et la brutalité.

Si du passé on se rabat sur le présent, la même supériorité frappe chez les Arabes, surtout du côté moral. De grandes vertus, la bravoure, l'hospitalité, la probité sont pratiquées sous leurs tentes ; ils font la guerre avec humanité, avec loyauté, ils respectent la foi jurée ; l'honneur, la concorde et la fidélité règnent au sein des familles. La servitude et la bassesse leur sont inconnues : chaque homme, quel que soit son état, y conserve en toute occasion le sentiment de sa dignité, et ses besoins sont tellement bornés que la misère même ne saurait le dégrader. Le désert est le temple de l'égalité. Le seul défaut capital du Bédouin, est un trop grand amour de l'argent, ou de ce qui le représente ; mais sa pauvreté l'excuse, et d'ailleurs il n'est pas un peuple en Europe chez qui la passion de l'or ne soit infiniment plus développée ; la seule différence est qu'en Europe on filoute, on escroque, on vend sa conscience et son honneur, tandis que si l'Arabe rançonne les caravanes, et fait des razzias chez les tribus ennemies de la sienne, ces actes violents accomplis par lui à force ouverte, au péril de sa vie, participent dans sa pensée des chances, des dangers, des droits de la guerre, et sont empreints par là même d'une grandeur que les sourdes et basses rapines de l'Eu-

rope sont loin d'atteindre. Les Turcs n'ont à opposer à ces vertus, à ces défauts que des défauts pires et des vertus qui n'existent plus. Le courage qui a fait la force et les succès de leurs ancêtres, n'est plus chez eux qu'une tradition ; leur férocité n'épargne rien, et leur violence égale leur perfidie ; leur corruption est sans frein : une rapacité insatiable, une vénalité sans pudeur président à tous les actes privés et publics depuis le premier jusqu'au dernier fonctionnaire de l'Empire. Ils ne sont donc pas moins inférieurs aux Arabes, sous le rapport moral, que par l'intelligence, l'esprit et la culture.

Il n'est pas étonnant d'après cela, que les Arabes souffrent doublement de leur dépendance, et parce que c'est une tyrannie étrangère, et parce qu'elle est exercée par des maîtres indignes. Ils ont tout récemment encore tenté de s'en affranchir, mais l'entreprise a manqué d'ensemble et n'a pas réussi. On s'est battu à la Mekke, où une centaine d'Arabes est restée sur le carreau à la première rencontre. Les Turcs sont rentrés en possession de la Ville Sainte, ils ont repris Taïf qui s'était déclarée indépendante, et Dieu sait l'usage qu'ils font de leur victoire ! Savez-vous qui était à la tête du mouvement ? Ce même Chérif Muttaleb, avec lequel on vient de faire connaissance, dont j'ai eu tant à me louer et dont j'avais pénétré, malgré sa réserve, les véritables dispositions. Convaincu de rébellion, il a été dépouillé de ses fonctions par le Grand-Seigneur et remplacé, il y a peu de mois, par Ibn Aoune qu'il avait remplacé lui-même il y a cinq ou six ans et qui habitait Constantinople. Tombé plus tard entre les mains des Turcs, et conduit à Constantinople, il vient d'être exilé à Salonique, où son père Ghaleb le fut avant

lui, et mourut de la peste il y a quarante ans. Nul ne peut dire quel sort attend le fils sur cette terre étrangère : mais quel qu'il soit, que sa chute soit définitive ou que la fortune le ramène au pouvoir, je m'estimerais heureux qu'il pût savoir dans son exil la gratitude que je lui ai conservée, la sympathie que je lui porte, les vœux que je forme pour l'indépendance de sa nation, l'une des plus illustres qui aient pris rang dans l'histoire et que j'ai appris à estimer, en apprenant à la connaître.

Dernières nouvelles.

On nous écrit de Constantinople en date du 3 novembre.

Après de longs attermoiemens Aali Pacha vient enfin d'être remercié et il a dû céder la place à Reschid. L'action opposée et très compliquée de la diplomatie a porté le dernier coup à ce changement, rendu d'ailleurs indispensable par la situation intérieure. L'état financier du pays, la Banque et le firman concernant les Principautés ont été, en quelque sorte, la pierre d'achoppement contre laquelle est venu se briser le ministère Aali. Une dissidence visible s'est manifestée entre la Porte et une partie de ses alliés à l'occasion du projet du firman concernant la conyocation des Divans dans les Principautés, qui a été remis aux représentants des Puissances signataires du traité de Paris. Aali Pacha a dû faire aussi des représen-

tations à sa Hautesse au sujet des dépenses exorbitantes des femmes de son sérail. Enfin l'affaire de la Banque est sortie du domaine des spéculations ordinaires; elle a acquis également un caractère politique et met ainsi la Porte dans un grand embarras. Le ministère Reschid pourra-t-il parer aux nombreuses difficultés qui ont décidé de sa nomination et qu'il est appelé à aplanir?

Mais l'événement capital de la semaine, événement plus important encore que le changement ministériel dont je viens de vous parler, c'est la réception du Sultan dans l'ordre de la Jarretière. Jusqu'à présent nous avons eu de la peine à croire que le Sultan fût véritablement entré dans la ligue des princes Chrétiens, mais nous ne pouvons plus en douter. Il vient d'en donner une preuve éclatante, en se soumettant au cérémonial qui accompagne la réception de tout nouveau chevalier dans le très-noble ordre de la Jarretière. Il a reçu l'accolade du chevalier chrétien, il a prêté le serment qui l'oblige aux devoirs de bon et loyal chrétien, il s'est coiffé de ce chapeau à plumes qui était pendant des siècles un objet d'horreur à ses ancêtres. Pour rendre encore plus solennel et plus significatif l'acte que le Sultan vient d'accomplir, on choisit pour cette cérémonie un jour compté comme une des rares fêtes que l'église anglicane célèbre encore. C'est le jour de la Toussaint que le Sultan a été reçu chevalier de la Jarretière. Ce premier novembre doit être à jamais un jour mémorable dans les fastes turcs, car c'est avec lui que s'ouvre une nouvelle ère dans leur histoire, ère pleine d'espoir pour nos coreligionnaires en Orient. Pour bien comprendre l'importance du fait que nous racontons, déjà suffisamment indiquée du reste par le changement de Grand Vizir qui

l'a accompagné, il faut rappeler à nos lecteurs que l'ordre de la Jarretière, le plus ancien de l'Europe, a pour celui qui en est décoré une haute signification morale non moins que politique. Seul il a conservé ce parfum de religion qui ennoblissait la vieille chevalerie, seul il parle encore à ses initiés bien moins des devoirs qu'il impose envers le souverain qu'à ceux envers Dieu et envers le prochain. S'il y a encore quelques hommes éclairés parmi nous qui croient que les Puissances Chrétiennes d'Occident manqueront le but qu'elles se proposent, à savoir la conversion de la Turquie en un gouvernement chrétien, ils avoueront au moins l'empressement avec lequel l'Angleterre saisit toute occasion de faire avancer la bonne œuvre. Déjà lié par ses promesses à l'Europe, le Sultan vient de contracter un nouvel engagement devant Dieu que ses hauts sentiments de religion ne lui permettront pas de violer. Salut donc au nouveau chevalier de la Jarretière! Honni soit qui mal y pense.